

« DANS LA NUIT SURVEILLÉE »

Maurice Blanchot

Éditions Hazan | « Lignes »

1994/1 n° 21 | pages 125 à 131

ISSN 0988-5226

ISBN 9782850253614

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-lignes0-1994-1-page-125.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Hazan.

© Éditions Hazan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ROBERT ANTELME  
PRÉSENCE DE *L'ESPÈCE HUMAINE*

II  
Textes sur  
Robert Antelme

« DANS LA NUIT SURVEILLÉE »

C'est lentement, dans ces nuits où je dors sans dormir, que j'ai pris conscience (ce mot ne convient pas) de votre proximité cependant lointaine. Je me persuadais alors que vous étiez là : non pas vous, mais cette parole répétée : « Je m'éloigne, je m'éloigne. »

Je compris aussitôt que Robert, si généreux, si peu soucieux de lui-même, ne me parlait pas de lui ou pour lui, mais de tous les lieux d'extermination dont (si c'était lui qui parlait) il énumérait quelques uns. « Écoutez-les, écoutez ces noms : Treblinka, Chelmno, Belzec, Maïdanek, Auschwitz, Sobibor, Birkenau, Ravensbrück, Dachau. »

Mais, dis-je, parlant, ne parlant pas, est-ce que nous oublions ? — « Oui, vous oubliez ; vous oubliez d'autant plus que vous vous souvenez. Votre souvenir ne vous empêche pas de vivre, de survivre, ni même de m'aimer. Mais on n'aime pas un mort, parce que alors vous échappe le sens, l'impossibilité de sens, le non-être et l'impossibilité du non-être.

Quand je relis ces lignes, je sais que j'ai déjà perdu de vue Robert Antelme, l'ami incomparable que j'ai connu. Il était si simple et en même temps si riche d'un savoir qui manquait aux plus grands esprits. Dans l'expérience de la servitude qui fut la

sienne, même s'il la partagea avec d'autres, il garda la vérité humaine dont il sut ne pas exclure même ceux qui l'opprimaient.

Mais il alla plus loin encore : ne reconnaissant pas dans le Revier un compagnon qu'il était venu voir (K.) et qui vivait encore, il comprit que dans la vie même il y a du néant, un vide insondable dont il faut se défendre, tout en en admettant l'approche. Nous devons apprendre à vivre avec ce vide. Nous maintiendrons la plénitude jusque dans le néant.

C'est pourquoi, Robert, j'ai encore ma place auprès de vous. Et cette « nuit surveillée » où vous venez me voir n'est pas une illusion où tout disparaîtrait, mais mon droit à vous faire vivre jusque dans le néant dont je pressens l'approche.

Novembre 1993

(Les deux extraits de *L'Espèce humaine* que nous reproduisons ici le sont suivant le vœu de Maurice Blanchot.)

*« La rafale. Toujours la même chose, les coups en vrac, comme un tombereau qu'on renverse, puis des coups isolés. Sonorité terrible. Ça entre dans le dos, ça pousse en avant. Silence du bois. Ce n'est pas le bruit de la chasse, ni le bruit de la guerre. C'est un bruit de frayeur solitaire, de terreur nocturne, diabolique. Le dernier coup isolé est pour un œil qui brille encore.*

*La terreur grandit dans la colonne toujours silencieuse et qui avance toujours à la même allure. Personne ne se retourne, tout se passe derrière nos dos. On marche toujours. On n'a aucune idée. On attend. Ils pourraient en tuer encore cinquante comme cela, encore cinquante, ils vont peut-être tous nous tuer, mais tant qu'il en reste, la colonne existe et elle marche, le dos courbé. Il n'y a rien d'autre à faire. Quand il n'en restera plus que vingt, ils attendront encore, avanceront encore, jusqu'à ce que les S.S. n'aient plus de colonne à conduire. On croirait qu'on est de connivence avec eux. Nous étions un peu plus de 400 au départ. Les S.S. arriveront seuls avec les kapos et sans*

doute les Polonais. On a vu la mort sur l'Italien. Il est devenu rose après que le S.S. lui ait dit : Du, komme hier ! Il a dû regarder autour de lui avant de rosir, mais c'était lui qui était désigné, et quand il n'a plus douté il est devenu rose. Le S.S. qui cherchait un homme, n'importe lequel, pour faire mourir, l'avait « trouvé » lui. Et lorsqu'il l'a eu trouvé, il s'en est tenu là, il ne s'est pas demandé : pourquoi lui plus qu'un autre ? Et l'Italien, quand il a eu compris qu'il s'agissait de lui, a lui même accepté ce hasard, ne s'est pas demandé : pourquoi moi plus qu'un autre ? Celui qui était à côté de lui a dû sentir la moitié de son corps mis à nu.

On ne parle pas. Chacun essaye d'être prêt. Chacun a peur pour soi ; mais jamais peut-être on ne s'est senti aussi solidaires les uns des autres, aussi remplaçables par n'importe quel autre. On se prépare. Cela consiste à se répéter : « On va y passer par petits groupes », et à se voir debout devant la mitrailleuse. Prêt à mourir, je crois qu'on l'est, prêt à être désigné au hasard pour mourir, non. »

Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, pp. 241-242.

« "K. va mourir", m'avait-on dit. Il était au Revier depuis une huitaine de jours. (...) Je suis allé au Revier voir K. (...) Je cherchais K. dans les lits. J'ai reconnu des têtes, on s'est fait un signe. Je marchais sans faire de bruit le long des lits. Je cherchais K.

J'ai demandé à l'infirmier qui était près du poêle :

— Où est K ?

Il m'a répondu surpris :

— Ben quoi, tu es passé devant. Il est là.

Et il me désignait, vers la porte, un des lits devant lesquels j'étais en effet passé. Je suis revenu sur mes pas et, dans les lits proches de la porte, j'ai regardé chaque tête sur son oreiller. Je n'ai pas vu K. Arrivé près de la porte, je me suis retourné et j'ai vu un type qui était couché lorsque j'étais passé la première fois et qui venait de se relever et se tenait appuyé sur ses coudes. Il avait un long nez, des creux à la place des joues, des yeux bleus

à peu près éteints et un pli de la bouche qui pouvait être un sourire.

*Je me suis approché de lui, je croyais qu'il me regardait ; je me suis approché très près, puis j'ai déplacé ma tête sur le côté ; la sienne n'a pas bougé et sa bouche a gardé le même pli.*

*Je suis allé alors vers le lit voisin et j'ai demandé à celui qui était couché :*

— Où est K... ?

*Il a tourné la tête et m'a désigné celui qui était appuyé sur ses coudes.*

*J'ai regardé celui qui était K. J'ai eu peur, peur de moi. Pour me rassurer, j'ai regardé d'autres têtes, je les reconnaissais bien, je ne me trompais pas, je savais encore qui ils étaient. L'autre était toujours appuyé sur ses bras, la tête pendante, la bouche entrouverte. Je me suis approché de nouveau, j'ai penché la tête au dessus de lui, j'ai longtemps regardé les yeux bleus, puis je me suis écarté : les yeux n'ont pas bougé.*

*Je regardais les autres. Ils étaient calmes, je les reconnaissais toujours, et, sûr que je les reconnaissais toujours, je suis revenu aussitôt vers lui.*

*Je l'ai alors regardé par dessous, je l'ai examiné, je l'ai tellement regardé que j'ai fini par lui dire, pour voir, à voix très basse, de tout près :*

— Bonsoir, mon vieux.

*Il n'a pas bougé. Je ne pouvais pas me montrer davantage. Il gardait cette espèce de sourire sur la bouche.*

*Je ne reconnaissais rien.*

*J'ai fixé alors le nez, on devait pouvoir reconnaître un nez. Je me suis accroché à ce nez, mais il n'indiquait rien. Je ne pouvais rien trouver. J'étais impuissant.*

*Je me suis éloigné de son lit. Plusieurs fois, je me suis retourné, j'espérais chaque fois que la figure que je connaissais m'apparaîtrait, mais je ne retrouvais même pas le nez. Toujours rien que la tête pendante et la bouche entrouverte de personne. Je suis sorti du Revier.*

*Cela était arrivé en huit jours.*

*Celui que sa femme avait vu partir était devenu l'un de nous, un inconnu pour elle. Mais à ce moment-là il y avait encore possibilité pour un autre double de K., que nous-mêmes nous ne connaissions pas, ne reconnaîtrions pas. Cependant, quelques uns le reconnaissaient encore. Cela n'était donc pas arrivé sans témoin. Ceux qui étaient couchés à côté de lui le reconnaissaient encore. Aucune chance de jamais vraiment devenir personne pour tous. Quand j'avais demandé à son voisin : « Où est K. ? », il me l'avait désigné aussitôt ; K était bien encore celui-là pour lui.*

*Maintenant ce nom restait, K. Il flottait sur celui que je revoyais à l'usine. Mais en le regardant au Revier, je n'avais pas pu dire : « C'est K... ». La mort ne recèle pas tant de mystère.*

*K. allait mourir cette nuit. Cela voulait dire qu'il n'était pas encore mort ; qu'il fallait attendre pour déclarer mort celui que j'avais connu et dont j'avais encore l'image dans la tête et dont son ami avait une autre image encore plus ancienne, il fallait attendre que celui qui était là et que nous ne connaissions ni l'un ni l'autre soit mort.*

*Cela était arrivé pendant la vie de K. C'était en K. vivant que je n'avais trouvé personne. Parce que je ne retrouvais plus celui que je connaissais, parce qu'il ne me reconnaissait pas, j'avais douté de moi un instant. Et c'était pour m'assurer que j'étais bien encore moi que j'avais regardé les autres, comme pour reprendre respiration.*

*Comme les figures stables des autres m'avaient rassuré, la mort, le mort K. allait rassurer, refaire l'unité de cet homme. Cependant ceci resterait, qu'entre celui que j'avais connu et le mort K. que nous connaîtrions tous, il y avait eu ce néant. »*

Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, pp. 178-180.